

ON S'ABONNE,

A LYON : rue de la Préfecture, n. 8, où les lettres et l'argent doivent être adressés francs de port.

Chez M. Baron, libraire, rue Clermont, et M. Chambet fils, libraire, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18, et chez tous les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Payable d'avance.

Pour 3 mois, 6 fr. ; pour 6 mois, 11 fr. ; pour l'année, 20 fr.

Pour les départemens, 1 fr. de plus par trimestre.

Ce Journal paraît le jeudi et le dimanche.

Le prix d'insertion d'annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



L'ÉPHÉMÈRE

Journal Industriel, Littéraire et des Théâtres.

LYON VU DE ST-JUST.

ESQUISSES. (suite et fin.)

Voici Lyon ; il a envahi les quatre rives des fleuves, qu'unissent une foule de ponts, les uns, masses majestueuses assises au travers des flots ; les autres, légers rubans suspendus dans les airs. Mille navires élégans emportés par des machines merveilleuses, fendent rapidement les ondes et ne connaissent plus de résistance. Des édifices somptueux ont remplacé l'austère architecture des monastères : le château fort des archevêques s'est écroulé du haut de son rocher perpendiculaire ; et là bas, du confluent, part, en s'enfuyant sous les montagnes, un chemin de fer, un chemin qui court, et qui, dans un trajet de trente lieues, enchaîne les unes aux autres, comme autant de faubourgs à la file, sept villes industrielles.

Un bruissement sourd et lointain, apporté par la brise, m'annonce le réveil de la grande cité. Déjà, à travers les ondulations tremblottantes des rayons brûlans, je vois une foule active, s'agiter, se croiser en tous sens sur les places, sur les quais. Adieu, doux calme de la nuit ; adieu, rêveries délicieuses ; adieu, voluptueuse incurie de l'ame, bonheur d'un instant, oublié du monde et de ses terribles catastrophes. Avec la soif de l'or, voilà les passions qui se rallument, les pensées accablantes, les soucis rongeurs, les spéculations jalouses. Voilà l'ambition qui fermente, l'intrigue qui tend ses pièges, le luxe qui court à la joie,

l'indigence fainéante qui se débat contre la faim, l'agiotage qui suce et tarit l'industrie. Une population fourmillante, entassée dans un espace étroit, recommence sa lutte quotidienne, disputant le terrain pouce à pouce, les trésors liard à liard. L'inquiétude rentre au cœur des pères : heureux enfant, l'insomnie allège encore pour vous le fardeau de l'existence ! Hâtez-vous d'en jouir, jeunes hommes, car le temps marche vite aujourd'hui, traînant après lui les soucis, l'instabilité, les bouleversemens. Hâtez-vous de jouir au fracas des trônes qui croulent, au hurlement des nations qui fermentent et qui se heurtent ; au bruit de l'incendie qui dévore le vieil édifice social. Hâtez-vous, car bientôt la foudre viendra aussi frapper vos têtes joyeuses.

Car, il arrive que lorsque les institutions humaines ont duré un temps donné, elles se vicent et dépérissent : il est dans leur nature de porter toujours avec elles un germe de destruction que le temps développe. De ce germe naît une sorte de pourriture, et quand le corps social en est suffisamment gangrené, il éclate ce qu'on appelle une révolution. Toujours uniforme au fond, la famille humaine tend sans cesse à changer ses formes extérieures, suivant des causes et des lois que la philosophie étudie : elle appelle ces changemens des rénovations. Mais ces rénovations (mot orgueilleux et impropre) ne peuvent s'opérer qu'à l'aide de convulsions désastreuses..... Et puis, quand la rénovation est accomplie, quand la lutte a cessé de lassitude, quand on s'imagine avoir tout nivelé et tout

changé, le philosophe est surpris de ne reconnaître dans la société nouvelle que les matériaux de l'ancienne, que les passions de l'ancienne, que la même fougue dans les croyances, la même astuce dans l'égoïsme, la même incompatibilité dans les intérêts personnels; en un mot, il ne voit qu'une nouvelle combinaison des anciens vices, et il prédit en gémissant que ce sera encore et toujours à recommencer.

Hélas! au moment où je trace ces lignes affligeantes, nous sommes tourmentés par l'une de ces convulsions prétendues réformatrices. Quand l'œuvre sera-t-elle consommée? Peut-être le siècle entier n'y suffira pas. — Et que sortira-t-il du remaniement social? Une autre civilisation, ou la barbarie? Mais cette autre civilisation trouvera-t-elle sur la terre des anges ou des hommes? Des vertus d'anges, ou des égoïsmes d'hommes? refondra-t-elle la nature immuable de l'humanité?... J'ai bien peur qu'après tant de sang versé, le philosophe ne dise toujours, en secouant la tête: C'est encore à recommencer!

Oui, à l'aspect de ces mesquines mais furieuses passions que je vais retrouver là bas, en me replongeant dans la foule; de ces chétives vanités féodales qui boudent grotesquement le temps qui les efface; de ces hautaines vanités d'argent qui se cramponnent au présent qui s'évanouit entre leurs mains; de ces fougueuses ambitions qui s'abandonnent à l'étourdie à des théories sans expérience, déterminées à en suivre les conséquences partout où elles peuvent les conduire; de cette irritation fiévreuse qui pour quelques opinions, pour quelques nuances imperceptibles, insaisissables d'opinions, jouent de sang-froid à la guerre civile, à la reconstruction du monde; — oui, vous dis-je, si le destin venait m'ouvrir son livre redoutable, je prendrais la fuite et ne voudrais point y lire.

Ed. L.

Concert de M^{me} Vadé-Bibre et M. Gustave Blès.

Il n'est jamais trop tard pour parler des bonnes choses, aussi parlerons-nous de la soirée du 4 avril, c'était un samedi, jour de relâche, le foyer de notre Grand-Théâtre brillait paré pour un concert... Concert... Mot coquet et de bon ton dont l'influence, aidée ce jour-là d'un programme très-riche, n'avait attiré qu'un petit nombre de spectateurs: des mille sièges destinés au public, une partie seulement était occupée; l'autre, veuve, formait un contraste frappant avec quelques toilettes jetées çà et là dans les premiers rangs. Plusieurs lustres huileux, qu'on eût trouvé magnifiques avant que le gaz eût fait chatoyer sa clarté éblouissante dans nos magasins de parfumeries, éclairaient l'enceinte dont le fond à droite était élevé en estrade pour les musiciens.

Oh! me disais-je en voyant cette quasi-solitude, qu'il doit être pénible ce jour où l'artiste et son talent viennent se livrer jeunes d'espoir à un public froid et sans enthousiasme;

comme il doit sentir s'échapper goutte à goutte, de son âme, le fluide poétique qui l'électrisait! O Lyon! faut-il que toi, ville et cité du moyen-âge, avec tes vieux murs, tes coteaux, tes rivières et tes rues sombres dans lesquels on lit tout un grand drame... faut-il que les habitants pliés sous le joug du positif, n'aient pas encore songé à réhabiliter les arts!...

J'étais ainsi jeté dans de tristes pensées quand les cent voix de l'orchestre me signalèrent l'ouverture. Je citerai dans l'ordre du concert lui-même les artistes qui se sont fait entendre.

M. Gustave Blès a chanté seul deux morceaux. Les couplets des *Mystères d'Isis* et l'air du *Moine*. En général ses intonations ont été franches et pures; ses cordes basses ont été belles et bien frappées dans l'air du *Moine*, et si quelquefois il a pu paraître froid et négligé, j'en accuse avant tout le piano dont l'accompagnement, quelque parfait qu'il soit, manque de puissance dans une aussi vaste salle. Le piano ne devrait jamais abandonner nos salons.

M. Donjon doit être noté dans cette analyse. Et je viens lui faire les honneurs d'un talent nouveau qui a fait beaucoup de plaisir. Ses variations pour cor anglais ont été composées et exécutées avec goût. On ne dira pas, cette fois au moins, M. Donjon joue toujours la même chose.

M^{me} Vadé-Bibre s'est prodiguée en cette circonstance; deux fois elle a chanté seule, et nous l'avons entendue une troisième dans le duo de la *Sémiramide* de Rossini, avec M. Gustave Blès. Dieu me garde d'avoir employé le mot *prodiguée* avec une intention de blâme... Ses deux premières romances ont été bien chantées; M^{me} Vadé-Bibre a prouvé qu'elle sait à propos imposer à sa voix puissante et forte, les inflexions douces et suaves que réclame la romance. Dans son grand air, au contraire, donnant à cette voix tout son essor ou la retenant pour suivre la pensée du compositeur, elle a fait voir que les caprices de la composition ne pouvaient en imposer à ses moyens. M. Salvini, auteur des romances et de l'air, mérite, je crois, que je le cite à la barre de l'opinion qui lui décernera le prix dû à son talent.

Parmi tous ces différens morceaux se trouvaient les variations de *Mayseder*, que M. Cherblanc a exécutées avec une rare adresse; son jeu est brillant, sûr et bien dirigé; je voudrais pouvoir lui dire aussi qu'il joue avec âme, et réunir ainsi dans lui toutes les qualités d'un artiste.

M. Becquet a chanté du *Pirate*; je lui sais gré de la préférence qu'il a accordée à l'un des morceaux qu'il chante le mieux, il a été entendu avec plaisir.

Je n'ai rien dit encore d'un des morceaux importants de la soirée: le duo de la *Sémiramide*, dans lequel M^{me} Vadé-Bibre et Gustave Blès ont eu de bons momens.

J'ai bien envie de faire maintenant de l'architecture acoustique et d'expliquer comment le foyer se trouve aussi mal disposé que possible pour être employé comme salle de concert; mais ce n'est point le lieu, et je dirai seulement que les sons les plus purs, les gammes les mieux

faites sont écornées, dilacérées, et parviennent bruyantes et confuses à l'oreille de l'auditeur. L. P.

GRAND-THÉÂTRE.

BÉNÉFICE DE M^{me} VADÉ-BIBRE ET DE M. ANDRÉ.

Ce double bénéfice n'a eu qu'un résultat très-simple, et sous le rapport du produit financier et sous celui de l'intérêt du spectacle. On voudrait en vain se retrancher dans les austérités du carême et dans les beaux jours précoces qui ont arraché plusieurs familles au fracas de la ville; nous croyons que si, à la place de cet ennuyeux *Caprice d'une Femme*, qui n'est pas même un médiocre vaudeville, et de *la Médecine sans Médecin*, qu'on devrait plutôt appeler *le médecin sans médecine*, qui n'est au reste qu'un spirituel vaudeville, on eût annoncé un seul véritable opéra, il y aurait eu du monde. Au surplus, nous traduirons cette soirée comme nous avons été obligé de la prendre, un peu de mauvaise humeur.

Heureuse comme une Princesse, comédie en deux actes et en prose, s'est présentée la première.... aux sifflets, car il semble que ce soit une destination irrévocable pour toutes les premières pièces de bénéfices; on les siffle toujours, sans doute parce qu'on les prend pour des pièces du cru.... Aimable sympathie locale. Le sujet de cette comédie est pris dans les mœurs du siècle de Louis XIV, sous M^{me} de Maintenon: la princesse de Bourgogne, jeune et sensible femme, entourée de dames d'honneur qui l'espionnent, obsédée par le médecin Fagon qui la soigne de par le Roi, fatiguée des soins intéressés de son premier écuyer, le comte de Maulevrier, qui veut lui plaire, la duchesse de Bourgogne, loin d'être heureuse, cherche à secouer le joug de tant d'obsessions différentes pour se livrer à un sentiment qu'elle croit vrai, en faveur du comte de Nangis; mais c'est en vain qu'elle prépare plusieurs moyens de l'entretenir, toujours ses projets sont déjoués par l'adresse d'un certain chevalier de Bagneux qui, sous les apparences d'une simplicité provinciale, parvient à éloigner les deux concurrents l'un par l'autre, et à se faire accorder l'emploi du comte de Maulevrier auprès de la princesse. Cette pièce où l'intrigue et l'action se pressent dans des scènes multipliées, a besoin d'être jouée avec un ensemble parfait; c'est ce qui n'a pas eu lieu à cette première représentation; Monval chargé du principal rôle ne l'avait pas assez étudié pour seconder ses camarades Valmore, Vadé-Bibre et Duprez. M^{me} Meynier a rendu fidèlement la position d'une grande princesse qu'on croit heureuse parce qu'elle est princesse; M^{me} Adolphe s'est occupée de son rôle sur le théâtre et non dans la salle, aussi tout le monde disait que le médecin Fagon (Duprez) avait là une bien gentille filleule. Si le public lyonnais avait le moindre goût pour la comédie spirituelle et piquante, *Heureuse comme une Princesse* serait revue avec plaisir.

Les belles voix de M^{mes} Dérancourt et Vadé-Bibre et toute leur bonne volonté, ne pourront jamais faire qu'un *Caprice de Femme* ne soit autre chose qu'un insipide ouvrage.

La musique du *Médecin sans médecine* a sans doute été faite par Hérold dans un moment de distraction, ou au milieu d'un salon entre une contredanse et une table d'écarté; cela est joli, gracieux sans doute, mais sans originalité, les réminiscences fourmillent. Le bénéficiaire André a joué le rôle du médecin un peu à bâtons rompus, il écorchait tout, musique et paroles; cela choquait d'autant plus qu'on sait qu'il peut bien faire quand il veut: M^{me} Chambéry a été fort gentille dans le rôle de la jeune fille du marchand d'étoffes, malade d'une banqueroute imminente, sa voix quoique peu étendue est d'une délicate pureté. M^{me} Delaunay s'est montrée originale, elle a eu des réminiscences de vingt ans, on a été sur le point d'aller chercher la garde pour arrêter une roulade cadencée qui semblait ne devoir pas finir. Fouché a rendu en bon comédien et en bon chanteur le personnage du jeune lord qui veut partir dans une heure. On doit une mention honorable à Gagnon dont le zèle ne s'est pas montré sans talent dans le rôle du négociant. Nous le répétons, la *Médecine sans Médecin* ou le *Médecin sans Médecin* fera plaisir aux abonnés, comme un vaudeville de Scribe.

Nous ne dirons rien aujourd'hui de la reprise du ballet des *Petites Danaïdes*, nous attendons une nouvelle épreuve du machiniste.

M. Carey cédant aux nombreuses sollicitations qui lui ont été adressées, paraîtra demain dans le ballet..... C'est pour le dimanche une bonne fortune, ce dont nous félicitons le public, la foule arrivera de bonne heure au Grand-Théâtre

Bibliographie.

Le poème du *Pirate*, opéra, par M. Edouard Duprez, vient de paraître chez les libraires Chambet et Baron. Cet ouvrage imprimé avec beaucoup de soin par M. Léon Boitel, sera recherché par toutes les personnes qui ont vu représenter l'opéra, et par celles qui ne l'ayant point encore vu désirent se faire une idée du mérite de cette composition.

GYMNASE.

BÉNÉFICE DE MM. HENRY ET ROUSSEAU.

La Femme qui n'aime plus, *les Pages de Bassompierre*, *les Amours au clair de lune*, vaudevilles, *l'Arbre de Belzébuth*, ballet; M. Carey.

Il paraît que maintenant au théâtre c'est un genre de prendre le titre d'une pièce à côté de son sujet; *la Femme*

qu'on n'aime plus serait plutôt la femme qu'on croit ne plus aimer, ou la femme qu'on aime encore ; mais il serait trop simple pour un auteur de jeter ainsi le secret de son œuvre sur le titre, il faut que l'intrigue commence depuis l'affiche jusqu'à la première scène inclusivement ; le mystère ne va pas plus loin dans *la Femme qu'on n'aime plus* ; ce vaudeville que M. Fournier a écrit sans préention, a obtenu un succès d'estime : M^{me} Herdliska a joué, avec le talent qu'on lui connaît, le personnage de *la Femme qu'on n'aime plus* ; Rousseau et Cachardy ont fort bien rendu leurs rôles ; pour une pensionnaire, M^{lle} Pélagie a d'excellentes dispositions.

Dans *les Pages de Bassompierre*, vaudeville de MM. Arago et Duverger, il n'y a point de supercherie, ce sont bien deux pages endormis que le rideau découvre, Olivier et Arthur ; Olivier arrivé de la veille au camp de Montauban, c'est la belle Marie d'Entrague que la jalousie conduit à venir épier et surprendre son amant, son futur époux, le maréchal de Bassompierre ; Arthur, c'est la belle lingère Françoise-Julie-Clotilde-Antoinette Vermandois, conquête bourgeoise du maréchal de Bassompierre, assez mauvais sujet, comme on le voit. La présence de ces deux rivales qui se devinent, amène les incidens les plus bizarres. Le roi Louis XIII surpris de la bonne mine des deux pages du maréchal, lui en demande un, Bassompierre embarrassé laisse le roi avec ses deux maîtresses qui, tout en se haïssant, font chacune valoir le mérite de l'autre pour déterminer le choix du roi, qui se décide à prendre les deux pages à son service ; Bassompierre réclame, les faux pages demandent un sursis, bien déterminés chacun à faire expliquer son camarade sur les motifs d'un refus aussi étonnant ; la scène entre les deux femmes est excellente, elle se termine par un duel dans lequel Marie est blessée ; de là la reconnaissance positive du sexe d'Olivier, qu'un imbécille de prévôt prend pour sa fiancée, qu'il suppose venue au camp faire sa connaissance incognito et juger de son mérite. Le nom de Marie d'Entrague le dérouta, mais bientôt Arthur vient lui-même déclarer son sexe ; le prévôt reconnaît en lui sa fiancée, la belle lingère, et lorsque le roi arrive pour réclamer l'un des deux pages, il lui est tour-à-tour répondu par Bassompierre et par le prévôt : *C'est ma femme*. — Savez-vous, maréchal, que ceci sent un peu le libertinage ? — Que voulez-vous, sire, je suis le train de tout le monde... J'ai beau regarder autour de moi, je ne vois que des libertins. — Et moi, maréchal ? — Oh ! vous, sire, vous êtes le roi.

Rousseau a joué le rôle de Bassompierre de manière à laisser encore plus de regrets de son départ ; Cécicourt s'est montré fort comique dans le personnage du prévôt, et Hamilton a représenté dignement le roi Louis XIII. Quant aux deux pages, on ne peut être mieux dans ces deux rôles que ne l'ont été M^{mes} Adam et Henriette Baudoin, nous faisons surtout à cette dernière nos sincères compliments.

Les Amours au clair de lune, farce en trois actes, a

réussi par l'ensemble comique de Barqui, Cécicourt et Henry ; ce n'est au reste qu'une pièce pour rire. *L'Arbre de Belzébuth* est venu clore la soirée avec ses machines détraquées ; mais on a eu pour compensation M. Carey dans un pas de deux arrangé par lui et dansé avec M^{lle} Elisa Guillermain, on a applaudi à tout rompre, le chorégraphe et le danseur.

LES CINQ CHANTEUSES DE BRIENTZ, EN SUISSE.

Quels cris, grand Dieu ! quels discordans accords !
Fuyez, fuyez, chanteuses redoutables :
De vos cinq voix les accords effroyables
De mon cerveau vont briser les ressorts.
— « Eh ! quoi ! Monsieur, ces chants font les délices
Des connaisseurs ; sachez qu'aux cantatrices
Ils ont valu de solides succès :
Un voyageur a payé leur musique
Cent francs. » — Cent francs ! cet homme magnifique
Était-il sourd ? — « Non : il était Anglais. »

MARSOLLIER.

COURS DE PERSPECTIVE EN 14 LEÇONS,

SPÉCIALEMENT CONSACRÉ AUX DAMES.

Par M. Vidal, Peintre.

La perspective est la clef du dessin et de la peinture ; c'est par elle qu'on devrait commencer l'étude des arts ; sans elle on ne peut dessiner avec précision, ni rendre les divers rapports des objets entr'eux, ni fixer sur la toile cette harmonie, résultat de leur ensemble. La connaissance de la perspective est donc indispensable, elle est utile aux personnes qui, étrangères à la pratique des arts, veulent cependant comprendre les effets pittoresques de la nature, et apprécier les beautés d'un tableau.

L'étude de cette science est sans doute abstraite et difficile par les connaissances préliminaires qu'il faut avoir en géométrie ; mais le professeur, par une méthode simplifiée, a mis cette science à la portée de tout le monde, surtout des jeunes personnes qui commencent le dessin.

Le cours s'ouvrira mercredi 15 avril à onze heures et demie du matin, grande rue Mercière, n. 2, au troisième, ou quai St-Antoine, n. 11, deuxième montée dans l'école de dessin et de peinture destinée aux dames.

Prix des cours : 30 fr., et 20 fr. pour les personnes qui fréquentent l'école.

RESTAURANT.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 56, AU FOND DE L'ALLÉE.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe : dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière ; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois ; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.